THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1285

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le Sage de M. Andrieux vient d'entrer chez Jean Favre-Olivier 1796.

LE SAGE

DE L'INDOSTAN,

DRAME PHILOSOPHIQUE.



LE SAGE

DE L'INDOSTAN,

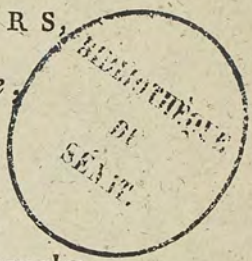
DRAME PHILOSOPHIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

Mélé de Chœurs de Musique.

PAR

FABRE-OLIVET.



Réprésenté à l'Institut National des Aveugles-Travailleurs, *par les Aveugles eux-mêmes, en Thermidor, l'an 4e.*

. . . . . Yet not the more,
Cease I to wander, where the Muses haunt.
Smit with the love of sacred song. MILTON.

A PARIS.

De l'Imprimerie des Aveugles-Travailleurs, *à l'Institut National, Rue Denis, au coin de celle des Lombards, N°.* 34.

Et se trouve *Chez* DUFAY, *Libraire au Magasin de Pièces de Théâtre, Passage du Saumon, N°.* 114.

1796.

A MON AMI,

Acceptez, Mon Ami, l'hommage que je vous fais de cet essai Dramatique.

C'était au bienfaiteur, à l'ami constant des Aveugles, qu'il appartenait d'épuiser tous les moyens de les instruire : aussi l'idée de les faire paraître sur la scène est-elle entièrement de vous ; je n'ai qué secondé vos vœux en essayant de faire un Drame qu'ils pûssent jouer d'abord sans inconvénient. Les scènes épisodiques m'ont paru les plus faciles à rendre et je les ai choisies. Quant au sujet, je l'ai puisé tout entier dans l'Institut National des Aveugles-Travailleurs : J'y ai trouvé le caractère du sage ; et les travaux, les talents des Aveugles m'ont donné le dénouement. Puisse cet ouvrage contribuer en quelque chose à l'amusement et à l'instruction de vos éleves ! Puisse-t-il contribuer à leur soulagement !

J'aurais dû peut-être faire une préface pour m'excuser envers les savans, d'avoir osé faire parler Milton et Homere ; mais je sais qu'on lit peu les préfaces ; et les véritables savans excuseront mon audace, en faveur du motif qui me l'a inspirée.

Au reste je dois convenir que quelques-unes des idées philosophiques répandues dans ce Drame, et qui doivent en justifier le titre, surtout celles qui ont quelque rapport au principe de l'univers, m'ont été inspirées par la lecture réfléchie des excellens ouvrages du C. Delille de la Salle : c'est sans doute lui rendre un faible hommage ; mais je devais cet aveu à la vérité.

Vous savez, mon ami, combien je suis le zélé partisan de la vérité : Vous devez en douter moins que jamais, quand je me dis avec estime,

Votre Ami,

Fabre-Olivet.

Personnages Dramatiques,

LE SAGE.
UN VIEILLARD.
UN ENFANT, *Aveugle.*

Personnages évoqués.

BÉLISAIRE.
MILTON.
SANDERSON.
HOMERE.

Un tableau magique, composé des Aveugles de l'Institut National de Paris.

Chœur de musique.

La Scêne est en Asie, près de la ville qu'habita jadis Zoroastre.

LE SAGE
DE L'INDOSTAN,

DRAME PHILOSOPHIQUE.

Le théâtre représente une grote taillée dans le roc.

On voit des vases, des globes, des parchemins épars et dans le fond un autel sur lequel brille la flâme pure et legère de l'alcohol.

Au lever de la toile on voit le Sage assis, méditant sur un parchemin déroulé devant lui.

CHŒUR AÉRIEN.

Calme profond, silence auguste et doux,
Régnez dans ce lieu solitaire;
Loin du tumulte et des soins de la terre,
Un sage médite avec vous.

UNE VOIX SEULE.

Il vient, de la Nature, en ce séjour tranquile,
Etudier les loix, surprendre les desseins;
Il ne s'éloigne des humains,
Que pour leur être plus utile.

CHŒUR.

Calme profond, silence auguste et doux,
Régnez dans ce lieu solitaire.
Loin du tumulte et des soins de la terre,
Un sage médite avec vous.

SCÉNE PREMIERE.

LE SAGE, *seul,*

sortant d'une méditation profonde.

Non, Je ne puis percer ton sublime mystère,
Je ne puis te comprendre, ô Nature! ô ma mère!
Lequel de tes enfans assez audacieux,
Soulevera le voile epaissi sur nos yeux?
Qui pourra remonter à l'essence des choses,
Connaître leurs effets, développer leurs causes?
Nul mortel. C'est assez, faibles jouets du sort,
Nous, pour qui la naissance est si près de la mort,
Nature! c'est assez que notre intelligence
Connaisse sa faiblesse et sente ta puissance.

Avec Réflexion.

Heureux, qui dégouté des plaisirs corrupteurs,
Humble dans ses desirs, sévère dans ses mœurs,
Loin du bruit des cités, se choisit un azyle
Ignoré des mortels, innocent et tranquile;
Qui, de la vérité saisissant le flambeau,
A l'erreur comme au vice arrache le bandeau;
Et qui, sans passions, sans orgueil, sans système,
Interroge à la fois la nature et lui-même.
Son génie, à sa source en secret ramené,
Contemple l'Eternel dont il est émané.

Il se leve vivement.

Être suprême! ô toi, dont l'essence profonde

Est l'âme, le principe et le ressort du monde,
Toi, dont la main puissante à lancé dans les airs
Ces globes lumineux qui peuplent l'univers,
Je te salue, ô Dieu ! reçois le faible hommage
D'un être intelligent ton plus sublime ouvrage.
Trop souvent sur la terre, adoré des Mortels,
Le sanglant fanatisme usurpa tes autels
Son culte t'outragea ; la stupide ignorance
Te méconnut ; l'orgueil nia ton existence.
Des hommes égarés, avec trop de succès,
S'armerent contre toi de tes propres bienfaits.
Du crime et de l'erreur je connus l'imposture ;
Je te cherchai moi-même au sein de la Nature ;
Et, grace à ton secours, je marchai sur ses pas,
Loin des indifférens et surtout des ingrats
Pénétré de l'ardeur qui m'anime et m'éclaire,
J'ai plané près de toi loin du sentier vulgaire :
J'ai pensé que le feu, devançant l'univers,
Avait seul de l'espace occupé les déserts,
Avant qu'au monde entier ta main donnant la forme
En des globes brillans changeât sa masse énorme.
Sous cet emblême saint j'ai voulu t'adorer ;
Et mes mains, sur l'autel où je viens t'implorer,
Ont allumé ce feu dont la brillante flâme
Te rappelle à mes sens et te peint à mon âme.
Peut-être. . . . Mais que vois-je ? un Vieillard languissant,
Au pied de ces rochers, conduit un faible enfant ;
Accablé de fatigue, il s'avance avec peine :
L'un et l'autre en ces lieux quel motif les amène ?
Il n'importe, courons ; servons l'humanité :
Le premier des devoirs est l'hospitalité.

SCÉNE SECONDE.

LE SAGE, UN VIEILLARD, UN ENFANT Aveugle.

LE SAGE.

Etranger, quelque soit dans ce desert aride
Le sort qui vous égare ou le soin qui vous guide
Acceptez mes secours; ouvrez-moi votre cœur;
Ne craignez rien, parlez: j'ai connu le malheur.

LE VIEILLARD.

La voix du Peuple est juste, et selon sa promesse,
Je vois que la vertu s'unit à la sagesse.
Heureuse la patrie, heureux le sol sacré,
Qu'habite le mortel par les Dieux inspiré!
Cet enfant.... que de maux le destin nous impose!
D'un pénible voyage est l'objet et la cause.
Vous le voyez: le ciel l'eut comblé de présens;
Mais il ferme à ses feux le plus beau de ses sens:
Il lui ravit l'éclat de sa douce lumière,
Il l'isole vivant de la nature entière:
Le ciel, l'injuste ciel, bizare et rigoureux,
Crée une âme, et la plonge en un abîme affreux.
Consumé de chagrins, dans Ormus ma patrie,
Je trainais dans les pleurs ma languissante vie;
Implorant tour à tour les Dieux et les mortels,
Prodiguant mes trésors, assiégeant les autels:
Lorsque des étrangers, à qui de longs voyages
Avaient des nations apris tous les usages,
Me dirent, que non loin des rivages fameux

Qu'habita Zoroastre au temps de nos ayeux,
Vivait seul, retiré dans une grote obscure,
Un sage vertueux l'amour de la nature;
Dont la force magique et les ordres puissans
Faisaient gronder la foudre et déchaînaient les vents;
Des astres de la nuit interrompaient la course;
Ordonnaient au torrens de rouler vers leur source,
Evoquaient des tombeaux les mânes irrités;
Ou suspendaient le cours de nos calamités.
Ce récit dans mon cœur fit naître l'espérance;
Je vis sur ce rivage un terme à ma souffrance,
Le salut de mon fils fut mon unique loi:
Je partis; et le sort s'intéressant à moi,
Nous entrâmes, guidés par la faveur divine,
Hier, avec la nuit, dans la ville voisine.
Seul, conduisant mon fils, aux premiers feux du jour,
J'ai dans ce lieu désert, cherché votre séjour.
Ah! ne rebutez pas ma timide prière,
Par l'amour paternel, rendez à la lumière
Mon fils, errant hélas! dans la nuit des tombeaux.
Votre cœur est touché de l'excès de mes maux;
Vos yeux tournés sur moi se remplissent de larmes;
C'en est fait, et mon fils va contempler les charmes
Du soleil éclatant et de l'azur des cieux;
Il connaîtra son père, il lira dans ses yeux.
O sensible mortel! dans son bonheur extrême,
Il vous devra bien plus qu'à la nature même!

LE SAGE.

Qu'il m'est cruel, helas! dans le trouble où je suis,
De détruire l'erreur qui charme vos ennuis!
Profondément ému, je voudrais pouvoir faire
Le prodige inouï que votre cœur espère;

Et ce n'est qu'à regret. . . . . .

LE VIEILLARD.

Vous résistez, grands Dieux!

LE SAGE.

Mon pouvoir n'est point tel qu'on l'a peint à vos yeux;
La nature a ses loix que nul ne peut enfreindre;
Je ne suis qu'un mortel, et je dois, sans me plaindre,
Adorer comme vous, et bénir ses travaux:
Toujours quelque bonheur accompagne nos maux.

LE VIEILLARD.

Quoi! cet infortuné qu'a trahi la nature. . . . . .

LE SAGE.

Il doit à ses décrets obéir sans murmure.
L'Enfant qui de sa mère oublîrait tous les soins,
Et qui la maudirait pour un bienfait de moins,
Que mériterait-il? le nom d'ingrat, sans doute:
O Vieillard! des ingrats ne suivez pas la route,
Il est vrai, votre fils privé de la clarté,
Languit dans l'ignorance et dans l'oisiveté;
La nature pourtant de sa plus pure flâme,
N'a pas privé ses yeux sans pénétrer son âme:
Sachons en profiter; et s'il faut, aujourd'hui,
Vous prêter des secours, comptez sur mon appui.

LE VIEILLARD.

Eh! quel espoir, sans vous, me reste-t-il encore?
affaibli par les ans; c'est vous seul que j'implore;
Daignez me secourir; daignez guider mes pas.
Vers ce but fortuné que je ne connais pas.

Puisqu'il faut que mon fils renonce à la lumière,
Dumoins de la sagesse ouvrez-lui la carriere;
Et qu'au fond de son cœur l'éclat de la Vertu
Le dédomage hélas! du jour qu'il a perdu.

LE SAGE.

Eh bien, soyez content, père tendre et sensible;
A vos vœux désormais il n'est rien d'impossible.
Pour éclairer vos cœurs pas des moyens nouveaux,
Les mortels à ma voix vont sortir des tombeaux.
J'invoquerai les noms de ces hommes sublimes
Qui, du sort oppresseur inoncentes victimes,
Opposant leur courage à sa fatalité,
Ont marché d'un pas ferme à l'immortalité.
Le savant Sanderson, le vaillant Bélisaire,
L'audacieux Milton et le divin Homère,
A vos regards surpris, paraitront tour à tour.
Ne craignez pas pourtant, que du sombre séjour,
Par de magiques sons, j'aille troubler les mânes.
Il est un art plus noble ignoré des profânes,
Un art dont Zoroastre autrefois fut instruit,
Que le ciel même avoue et que le feu produit.
Invoquons Oromaze.

LE VIEILLARD.

Et toi, sans nulle crainte,
Adresse à Dieu, mon fils, ton innocente plainte.

Le Sage, Verse l'Alcohol sur le feu sacré: une flamme brillante remplit la grote; des sons harmonieux se font entendre.

CHŒUR MAGIQUE.

Être eternel, toi, dont les feux
Fécondent la Nature entière,
O Dieu puissant de la lumière,
Oromaze, exauce nos vœux.

Un sage t'implore,
Viens le protéger;
Que ta main colore
L'air le plus léger.
Qu'un brillant nuage
Vienne offrir aux sens
La parfaite image
Des êtres vivans.

L'ENFANT AVEUGLE.

Dans la nuit profonde,
Où coulent mes jours
Mon espoir se fonde
Dans ton seul secours.

L'ENFANT.

O Dieu que j'implore,
Sauve du danger
L'enfant qui t'adore;
Viens le protéger.

LE CHŒUR.

Un sage t'implore
Viens le protéger;
Que ta main colore
L'air le plus léger.

SCÈNE TROISIEME.

LE SAGE, LE VIEILLARD, L'ENFANT, BÉLISAIRE.

BÉLISAIRE.

Au séjour des mortels quelle voix me rappelle?
Quel art, pour me donner cette forme fidele,
A rassemblé de moi les élémens divers,
Dès longtemps dispersés dans ce vaste univers?

LE SAGE.

Oromaze a tout fait. Approchez, Bélisaire,
Et que votre vertu nous guide et nous éclaire.
Parlez: lorsque jadis un tyran furieux
Vous ravit sans pitié la lumière des cieux,
Quel fut le sentiment qui domina votre âme?

BÉLISAIRE.

Je me dis: un soldat que la valeur enflâme,
Et qui pour sa patrie affronte le trépas,
N'excepte pas ses yeux du destin des combats.
On veut me les ravir; je les perds sans me plaindre:
J'ai méprisé la mort; que puis-je avoir à craindre?

LE VIEILLARD.

Vous futes insensible à cet affreux revers?

BÉLISAIRE.

Non: J'avois une épouse, un enfant dans les fers.
En pensant à leurs maux, à leurs tristes allarmes,

Au sang que je versais je mêlai quelques larmes.
Mais j'apris leur exil; et bientôt la douleur,
A l'espoir le plus doux, fit place dans mon cœur.
Si je puis, m'écriai-je alors avec yvresse,
Embrasser ces objets de ma vive tendresse;
Les serrer dans mes bras, les presser sur mon sein,
Sentir encor leur cœur palpiter sur le mien,
Je suis assez heureux; volons vers leur azyle.
Un jeune enfant guida ma démarche débile.
Que le chemin fut long! que de maux! que de soins!
La seule charité pourvut à mes besoins.
Un jour, il m'en souvient, fatigué du voyage,
Mon guide était assis sur un tombeau sauvage;
Un reptile en sifflant sort du sein des débris,
L'envelope soudain de ses affreux replis
Et s'abreuve du sang que d'une dent impure
Il faisait lentement jaillir de sa blessure.
J'accourus à ses cris; et mes faibles secours,
Mes éfforts incertains conservèrent ses jours;
Mais glacé de frayeur, interdit, sans haleine,
L'enfant sur ses genoux se soutenait à peine.
Il me fallut, errant dans ce bois écarté,
Seul, porter dans mes bras mon guide ensanglanté.
Je rejoiguis enfin une épouse chérie.
Moment le plus cruel..... le plus doux de ma vie!
Pressé contre son sein, inondé de ses pleurs,
J'oubliai pour jamais le monde et ses erreurs,
Et le faste des cours, et le fracas des armes,
Et mes lauriers sanglans arrosés de mes larmes:
Au sein de la Nature, à moi-même rendu,
Je trouvai les vrais biens: la paix et la vertu.

LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Vous, à qui la clarté dut paraître si chère,
Invincible guerrier, généreux Bélisaire,
Vous renoncez sans peine à ses brillans attraits!
Vous bénissez le ciel. . . . ! et moi, je l'accusais!

Le Sage arrose le feu sacré; un nouveau trait de musique se fait entendre: Milton *parait.*

SCÉNE QUATRIEME.

LES PRÉCÉDENS, MILTON.

LE SAGE.

Audacieux Milton, vous, dont la voix hardie,
Adoptant des Hébreux le culte et le génie,
Du premier des humains a chanté le malheur,
Et décrit des enfers la ténébreuse horreur,
Quel Dieu vous inspira? quelles mains immortelles,
Pour un éssor si grand, vous prêterent des aîles?

MILTON.

Le malheur m'instruisit. Sans lui, je n'eus jamais
Ni conçu, ni suivi de si vastes projets.
Jouet de la fortune et poëte éphémère,
J'aurais rampé sans lui dans le sentier vulgaire.
Je fus persécuté: j'éprouvai ce transport
Qu'oppose une une âme forte aux injures du sort.
Sans biens et sans amis, errant dans les ténébres,
Je fixai mes regards sur ces hommes célébres
Victimes comme moi du destin irrité:

Le vieux Tyrésias ce Prophète vanté,
L'Aveugle Tamyris, le chantre Méonide,
Homère, que surtout j'osai prendre pour guide.
Je cherchai le sujet le plus propre à mes vœux,
Terrible, intéressant, sombre et majestueux.
Loin de ces demi-Dieux si vantés dans les fables,
Loin de ces paladins aux géants redoutables,
Je choisis pour héros, pour objet de mes vers,
Le Père des humains: pour scène, l'univers.
Si mes accords heureux dignes de mon ouvrage,
De la postérité méritent le suffrage,
Si ma muse, fertile en préceptes profonds,
Fit goûter des vertus les touchantes leçons,
Si j'ai de quelque gloire honoré ma patrie,
Tout est le fruit du sort qui poursuivit ma vie:
Sa rigueur fut pour moi le Dieu qui m'inspira:
Le bonheur m'eut perdu, le malheur m'illustra.
O des faibles humains aveuglement extrême!
Ils blasphêment des Dieux la volonté suprême;
Ils accuzent le sort; et peut-être sans lui,
Dans le fond des forêts ils vivraient aujourd'hui.
Sans la nécessité, mère de l'industrie,
Ils seraient sans vertus, sans talens, sans génie.
Elle les contraignit d'abandonner les bois,
De fonder des cités et de créer des loix.
Elle forgea le fer; elle bâtit les villes;
Dessécha les marais; rendit les champs fertiles;
Dompta de l'océan les flots impétueux;
Unit les nations par d'indivisibles nœuds.
Le pilote s'instruit au milieu de l'orage:
Le malheur est l'école où se forme le sage.
Vainqueur des élémens, ainsi que des revers,
L'homme a conquis la terre et subjugué les mers.

LE VIEILLARD.

Votre brulant discours et m'entraîne et m'enflâme,
O Milton! vos leçons se gravent dans mon âme.
Un doute cependant occupe mes esprits:
Vous connûtes le jour que n'a point vu mon fils.

Le Sage *évoque de nouveau, et* Sanderson *parait.*

SCENE CINQUIEME.

LES PRÉCÉDENS, SANDERSON.

LE SAGE, *au Vieillard, en montrant Sanderson.*

Ce mortel revétu de sa forme première,
Ainsi que votre fils n'a point vu la lumière;
Sanderson cependant par des travaux heureux,
Sut forcer la nature à répondre à ses vœux.

LE VIEILLARD *à Sanderson.*

Quoi! dans l'obscurité plongé dès votre enfance,
Privè de souvenirs, dénué d'esperance,
Vous avez, Sanderson, trouvé dans votre cœur
Un courage assez grand pour un si grand malheur?
Vous avez combattu cet obstacle invincible
Qu'opposait à vos vœux la nature infléxible?
Vous avez triomphé?

SANDERSON.

Que ne peuvent le temps,
Les éfforts assidus et les travaux constans!
Que ne surmonte pas une étude profonde!

Peut-être qu'Archimède eut ébranlé le monde,
Si le trépas fatal, jaloux de ses succès,
N'eut borné son audace ainsi que ses projets.
Les chef-d'œuvres brillans dont s'honora la Grèce
Furent l'amusement de ma tendre jeunesse.
Mais bientôt, moins épris de leurs charmes trompeurs,
Je quittai le Parnasse et ses vaines erreurs;
Préférant, aux accens d'Alcée et d'Euripide,
La plume de Newton et le compas d'Euclide.
De la verité seule adorant les appas,
Je mis toute ma gloire à marcher sur ses pas.
J'étais privé du jour, mais au fond de mon âme,
La sagesse parvint et fit briller sa flâme.
Une étude pénible assura mes succès;
Je fis en peu de temps de rapides progrès.
Dans leurs profonds calculs je suivis Pythagore,
Diophante, Archimède; je fis plus encore:
Ce que ne croira pas l'incrédule avenir,
Si pourtant jusqu'à lui mon nom peut parvenir,
Dans une chaire auguste, à l'Angleterre entière,
L'aveugle Sanderson expliqua la lumière;
Démontra des couleurs les rapports infinis;
Et du fameux Newton commenta les écrits.
A la persévérance il n'est rien qui résiste:
Quelques soient ses projets, si le sage y persiste,
Sur la terre il n'est rien dont il ne vienne à bout:
La constance et le temps sont les maîtres de tout.

LE VIEILLARD.

C'en est fait, mon esprit ne forme plus de doute;
Nos maux ne sont affreux qu'autant qu'on les redoute.
Vos discours éloquens viennent de me prouver
Que le malheur n'est rien pour qui sait le braver.

Bélisaire lui dut le repos de sa vie,
Sanderson la science et Milton le génie.
Helas! puisse mon fils ne lui devoir pas moins!

LE SAGE.

Attendez sans ennui les effets de mes soins.

Un trait de symphonie se fait entendre; la flamme de l'alcohol brille sur l'autel d'une clarté plus pure: Homère parait.

SCENE SIXIEME.

LES PRÉCÉDENS, HOMÈRE.

LE SAGE.

O toi qu'avec raison le monde entier révère,
Poëte créateur, docte et sublime Homère,
Pardonne si ma voix tremblante et sans appui
Ose du sein des morts t'évoquer aujourd'hui;
Je sais à quel péril mon audace m'engage!
A mes faibles accens abaisse ton langage;
Eclaire mes esprits; dissipe mes erreurs:
L'indulgence toujours habita les grands cœurs.

HOMÈRE.

Helas! qu'espères-tu? D'une main ennemie
Le temps inéxorable a glacé mon génie;
L'âge a détruit ma force, et son poison mortel
A frappé mes esprits d'un sommeil éternel.
Homère ne vit plus qu'au sein de ses ouvrages.

S'ils ont bravé des ans les funestes outrages,
Interroge mes vers.

LE SAGE.

Tes vers chéris des Dieux,
O fortuné Vieillard ! sont immortels comme eux.
Gravés avec ton nom au temple de mémoire,
Trente siécles n'ont fait qu'en augmenter la gloire.
Leur lustre impérissable a subjugué le temps.
Mais l'erreur des mortels empoisonna tes chans.
L'un y prit des combats les fureurs inhumaines ; (1)
L'autre y trouva des droits pour nous forger des Chaînes ; (2)
Et la foule de Dieux dont tes vers sont remplis,
Du vulgaire stupide égara les esprits.
Daigne de tes leçons m'expliquer le mystère.

HOMÈRE.

Des frivoles humains voilà le caractère :
Dociles au mensonge et sourds à la raison,
Il n'est rien qui pour eux ne se change en poison.
Cette foule de Dieux dont je peins les querelles,
Les haines, les combats, les blessures cruelles,
Aurais-je dû le dire? elle habite nos cœurs :
Ce sont nos passions, nos vices, nos erreurs.
Jupiter, ou s'il est un nom plus digne encore,
De l'Etre tout puissant, est le seul que j'adore.
Il était de tous temps ; avant tout. Dans ses mains,
Il tient la paix, la guerre et le sort des humains ;
Il accorde à son gré les vertus et la gloire.
Toujours loin des combats ; s'il donne la victoire,
Son œil compatissant sensible à nos malheurs,
S'ouvre sur les vaincus comme sur les vainqueurs.

(1) *Alexandre.* (2) *Pisistrate*

Voilà mes sentimens. Et, si dans mes ouvrages,
A d'autres Deïtés je rendis des hommages,
Si ma main leur dressa de fragiles autels,
C'est que pour les instruire, il faut plaire aux mortels.
Qui ne voit, que Venus est la vaine molesse,
Junon le fol orgueil et Pallas la sagesse?
Que Mars, ce monstre avide et de sang et de pleurs,
Des conquérans altiers désigne les fureurs?
Que Pluton, Némésis, les fières Euménides,
Et le Tartare affreux, ce séjour des perfides,
Sont des noms inventés pour le charme des vers,
L'amusement des bons, et l'effroi des pervers.

LE SAGE.

On excuse tes Dieux; mais tes héros sauvages,
Comment ne pas haïr leurs féroces courages?
Achille n'est-il pas trop prompt et trop fougueux?
Agamemnon trop fier, trop dur, trop orgueilleux?
Et la cause surtout d'une guerre fatale,
Helene, cet objet de honte et de scandale,
Osas-tu la chanter?

HOMÈRE.

Oui sans doute; et je crois
Qu'Helene n'était pas indigne de mon choix.
Sa beauté, ses malheurs, son extrême jeunesse,
Mais surtout ses remords excusent sa faiblesse.
Elle fait pardonner par ses touchans appas,
Des Troyens et des Grecs les funestes débats.
Achille, je l'avoue, est superbe et sauvage;
Mais au lieu d'un guerrier devais-je peindre un sage?
Atride de l'orgueil suit les fiers mouvemens;

Mais il rougit bientôt de ses égaremens:
Il se combat lui-même ; et sa défaite auguste
Le rend plus vertueux plus modeste et plus juste.
Ainsi j'apris à mettre un frein aux passions ;
A craindre la discorde et les divisions.
C'était pour l'avenir que je voulais écrire.
A peine la raison eut sur moi quelque empire,
Que je vis qu'à moi seul je n'appartenais pas.
Puissant, j'aurais voulu réformer les états ;
Mais pauvre et sans credit, l'entreprise était vaine.
Le Parnasse m'offrait une palme certaine :
Je voyais des vertus le chantre harmonieux,
Le Poëte, honoré presque à l'égal des Dieux.
J'entrai dans la carrière ; et je dus à ma lire,
En captivant les cœurs, le droit de les instruire.
La Grèce cependant, rebelle à mes accens,
Ferma longtemps l'oreille et le cœur à mes chans ;
Sans pitié pour mes maux, mon ingrate patrie,
Aux horreurs du besoin abandonna ma vie.
Privé du jour, errant de déserts en déserts,
A quelques villageois je récitais mes vers ;
Et les tristes honneurs du malheureux Homère
Se bornaient au secours qu'on offre à la misère.
Mais ce moment de peine et de calamité
N'était qu'un jour perdu pour l'immortalité.

LE VIEILLARD.

O ciel ! qu'ai-je entendu ? quoi ! la Grèce coupable
Fut pour vous, à ce point, cruelle, impitoyable ?
Elle permit qu'Homère, errant, abandonné,
Terminât sans appui son sort infortuné ?
Voilà le cœur de l'homme : il ne voit le génie,

Qu'avec indifférence, ou dévoré d'envie.
Le sage, méconnu, persécuté, haï,
Des Humains et des Dieux également trahi,
De malheurs en malheurs traîne sa vie entiere.
Seulement quand la mort vient fermer sa paupière,
Quand il dort insensible au fond du monument,
Alors chacun rougit de son aveuglement;
Chacun abonde en pleurs en regrets inutiles,
Et sur le marbre froid sême des fleurs stériles:
C'est l'orsqu'ils ne sont plus qu'on plaint les malheureux.
Ne verra-t-on jamais un peuple généreux
Qui protége les arts? qui sente leur empire?

LE SAGE.

Ecoute seulement ce que le ciel m'inspire.
Aux rives du couchant, et sous un ciel serein,
Est un Peuple éclairé, sage, vaillant, humain;
Inspiré du génie et favori des Graces,
Dont la gloire et l'amour suivent par-tout les traces;
Un Peuple des beaux arts généreux protecteur,
Qui, par de justes loix, honore le malheur.
Naguere dans son sein on vit paraître un sage,
Qui, déplorant du sort l'inconstance et l'outrage,
Par des soins assidus et d'utiles secours,
Sut tirer du néant les muets et les sourds.
De nos arts, de nos loix parvint à les instruire;
Leur aprit à penser, s'exprimer, à lire!
Un autre, aussi jaloux de soulager nos maux,
Aux aveugles daigna consacrer ses travaux;
Eclaira leur raison; et, dans leurs mains savantes,
Sut remplacer des yeux les clartés bienfaisantes.
Lui seul de votre fils pourra guider les pas.
Je vous transporterai dans ces heureux climats,

Au milieu de ce Peuple et tendre et magnanime.
Mais d'abord, à vos yeux, le zèle qui m'anime,
Veut offrir un tableau sublime, intéressant,
Où regne des vertus l'accord le plus touchant:
Tel qu'il est à Paris en cet instant peut-être.

(*On entend un prélude*)

LE VIEILLARD.

Quels sons harmonieux!

LE SAGE.

Vois qui les a faits naître,
Des Aveugles! regarde, admire leurs travaux.

SCÊNE SEPTIEME.

LES PRÉCÉDENS; DES AVEUGLES DE L'INSTITUT.

A un signe du sage le fond s'est ouvert et n'a laissé paraître qu'une gaze derrière laquelle sont groupés les Aveugles-Travailleurs.

LE SAGE.

Vois ces heureux époux, par des moyens nouveaux,
De leurs enfans chéris instruire la jeunesse,
Les former aux talens ainsi qu'à la sagesse.
Tandis que ces mortels privés de la clarté,
Mais savans dans cet art en Europe inventé,
Tracent de l'imprimeur l'écriture mobile,
D'autres mêlant ici l'agréable à l'utile,

Égayant leurs travaux par de brillans concerts,
Ou confondent leurs voix ou modulent des airs.
Là, cette jeune fille, heureuse en sa misère,
D épancher ses douleurs dans le sein de son père,
Lui peint dans ses écrits, ses tendres sentimens.
Plusieurs sont occupés de travaux différens;
Mais tous, dans leurs loisirs, cultivent l'harmonie.
La musique adoucit les peines de leur vie,
Soulage leurs ennuis, et remplit dans leur cœur
Le vuide ténébreux qu'a creusé le malheur.
La leur ravir, serait leur ravir l'existence.
Ecoute les accens de leur reconnaissance;
Après dans ces déserts, je ne te retiens plus:
Parts; et puisse ton fils égaler leurs vertus.

UNE VOIX SEULE.

O vous dont le cœur est sensible,
Venez; contemplez nos travaux.
Voyez, au milieu de nos maux,
Ce que l'étude rend possible!
Tantôt le champêtre hautbois
Unit à nos accens sa douce mélodie;
Tantôt le violon se mêlant à nos voix,
Y joint sa superbe harmonie.
Mais le présent le plus flateur
Que nous fassent les Dieux, c'est une voix fléxible;
A ses accords touchans, il n'est rien d'impossible,
Elle va toujours droit au cœur,
Soit qu'elle chante les allarmes,
Soit qu'elle chante les plaisirs

Elle force à verser des larmes,
Ou fait partager ses desirs.

L'ENFANT AVEUGLE.

Remplis mes souhaits, ô mon père!
Conduis moi dans ces lieux charmans,
Bientôt je pourrai, je l'espère,
Mêler ma voix à ces accens.
Mais le seul bonheur où j'apire,
En m'instruisant dans ce séjour,
Helas! c'est de pouvoir t'écrire
Jusqu'où va pour toi mon amour.

CHŒUR FINAL.

Chantons en ce jour d'allégresse,
Chantons le Peuple généreux
Que notre malheur intéresse,
Qui protége notre faiblesse,
Et nous donne un azyle heureux.

Le tableau Magique disparaît, et la toile tombe.

Nota. La musique est du même auteur que le Poëme.